

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[75_1. Val-Richer, Dimanche 1er juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

75_1. Val-Richer, Dimanche 1er juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Parcs et Jardins](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

Ce document *est une réponse à* :



[78. Paris, Dimanche 1er juillet 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-07-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Comment feriez-vous, sans bateau, sans filet, sans ligne, sans hameçon, pour prendre deux ou trois cents carpes, truites, tanches ?

Publication Inédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 275, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/36-41

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°75 Dimanche soir 1 Juillet, 10 h.

Comment feriez-vous, sans bateau, sans filet, sans ligne, sans hameçon, pour prendre deux ou trois cents carpes, truites, tanches ? Je vous le donne en tout. Toute votre habileté à résoudre les questions d'étiquette diplomatique échouerait contre ce problème là. Moi, j'ai la recette. Ayez un jardinier intelligent, mais paresseux et un peu libertin. Grondez le bien fort ; plaignez vous que votre étang soit sale, votre potager mal tenu. Dites lui, mais bien sérieusement que vous le renverrez si d'ici à trois mois, vous n'êtes parfaitement contente de lui. Allez-vous promener le soir, au bord de l'étang. Le jardinier est là, occupé à faire baisser l'eau pour nettoyer le fond. Une carpe saute. Mes enfants sautent aussi : " Quel dommage de ne pouvoir la prendre ! ". Belle occasion pour rentrer en grâce auprès du père. La barre qui retient l'eau est soulevée. L'eau se précipite. Le jardinier y entre jusqu'à la hanche. Le poisson fourmille dans le creux où l'eau reste encore. Le bruit s'en répand. Tous les gens arrivent hommes, femmes, bonnes. Les hommes entrent tous dans l'eau. Je m'assois au bord avec ma mère, mes enfants, Mad. de Meulan, Melle Chabaud. On commence contre les poissons une vraie chasse à courre. On les poursuit ; on les saisit. Les gros se débattent ; les petits glissent entre les doigts; les plus avisés se tapissent dans la vase. Les chasseurs s'animent au jeu ; on se presse, on se pousse ; l'eau rejaillit sous les pieds, sous les mains. La joie de mes enfants, est au comble. Ils bondissent autour de l'étang. Ma mère rit de bon cœur. Je ris aussi. L'espoir revient au cœur du jardinier. Il redouble d'efforts d'adresse. Tous les gens le secondent ; et en moins d'une heure, les deux ou trois cents carpes, truites sont entassés dans des seaux, des arrosoirs et transportés dans un petit vivier où elles resteront jusqu'à ce que l'étang soit bien nettoyé, l'eau bien revenue ; et elles ne sauront jamais que cinq minutes de ma mauvaise humeur et un quart d'heure de gaieté de mes enfants, leur ont seules valu cette aventure. Vous me demandez ce que je fais au Val Richer. Le voilà. Cela vaut bien les mille et 14 visites de Mad. de Strogonoff. Le singulier peuple ! Si sérieux et si frivole ! Si indépendant et si esclave de la mode, d'un jour de mode ! Je ne l'en estime et ne l'en aime pas moins.

J'aime qu'on soit capable des impressions les plus variées, raisonnable trois cents jours au moins, fou les 60 autres. Pourtant 60 c'est trop, n'est-ce pas ? Les Anglais n'en donnent pas tant à la folie. Je soupçonne qu'il y a beaucoup d'ennui dans la leur. C'est la plus mauvaise des raisons de folie. Du reste, on dit que la folie anglaise est grave, symétrique, taciturne. Est-ce vrai ? En ce cas, elle ne ressemble guère à cette de mes enfants et de mes gens ce soir. On ne s'est jamais amusé plus

bruyamment. Il est vrai qu'ils ne s'ennuyaient pas du tout auparavant et qu'ils ne s'ennuieront pas du tout demain. La gaieté est leur état habituel.

Lundi 8 heures

Pourquoi n'avez-vous pas encore été voir la petite Princesse ? Il me semble qu'elle est sur son déclin. Ne la négligez pas tout-à-fait. C'est votre voisine. Elle vous est plus commode, et à tout prendre, plus agréable que bien d'autres. Ne me dites pas que vous avez le dégoût de toute chose et de tout le monde. C'est une parole corruptrice pour moi si douce à entendre que j'en oublie tout remords. Et pourtant, je veux que, lorsque vous n'avez plus que tout le monde, vous ne soyez pas trop seule, ni trop triste. Oui, je le veux, par vertu, par tendresse, et aussi, et surtout parce que j'ai la confiance que tout le monde ne peut rien me faire perdre, même quand il vous amuse. Pour la première fois depuis que je suis ici, le ciel est parfaitement pur. Le soleil brille. Toute la vallée s'épanouit. Toute sa population, hommes, bêtes, oiseaux, va, vient, vole, travaille, ou broute, ou chante, librement, gaiement. Moi, je regarde. Ma gaieté à moi n'est pas là, ne me vient pas de là. Il y a plus de joie pour moi dans le petit cabinet étouffé, sur la petite chaise basse de la rue de Rivoli qu'au milieu de tout cet éclat, de tout ce sourire de la nature.

10 heures

Voilà le n°78. Je trouve comme vous la poste très peu civilisée. On me fait espérer une amélioration. Le courrier ne partirait plus de Lisieux que vers le soir après le retour du facteur du Val-Richer en sorte que vous auriez toujours mes lettres le lendemain, mais je proteste contre les cuvettes. Je me suis toujours lavé les mains jusqu'au dessus du poignet. Adieu. Mais dormez donc. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 75_1. Val-Richer, Dimanche 1er juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-01.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1629>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 1er juillet 1838

HeureSoir 10 h

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Références

États citésAngleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

de l'air
de l'air

civilisé.
croît
etant
de la
sur
de l'air.

Comment faire vous, sans bateau,
sans filet, sans ligne, sans harpon, pour prendre deux ou
trois cents carpes, tenues, tanches ? Je vous le donne en cent.
Toute votre habileté à résoudre la question d'étiquette,
diplomatique échouerait contre le problème là. Moi, j'ai
la recette. Ayez un jardinier intelligent, mais paresseux
et un peu libertin. Grondez le bien fort ; plaignez vous
que votre étang soit sale, votre potager mal tenu. Dites-
lui, mais bien sérieusement, que vous le renverrez si d'ici
à trois mois vous n'êtes parfaitement contents de lui.
Allez vous promener le soir, au bord de l'étang. Le
jardinier est là, occupé à faire baisser l'eau pour
nettoyer le fond. Une carpe saute. Mes enfants hurlent
aussi : « Quel dommage de ne pouvoir la prendre ! »
Belle occasion pour rentrer en grâce auprès du père. La
barre qui retient l'eau est soulevée. L'eau se précipite.
Le jardinier y entre jusqu'à la hanche. Le poisson
fourmille dans le creux où l'eau reste encore. Le bruit
s'en répand. Tous les gens arrivent, hommes, femmes,
hommes. Les hommes entrent tous dans l'eau. Je
m'assois au bord, avec ma mère, mes enfants, M^{lle} de
Meulan, M^{lle} Chabaud. On commence contre le

prennent une vraie chasse à courre. On les poursuit; on les
désiste. Les gros se débattent; les petits glissent entre les
doigts des plus avides et bapissent dans la vase. Les
chasseurs s'amusent au jeu; on se presse, on se pousse;
l'eau repaillit sous les pieds, sous les mains. La joie de
me enlever est au comble. Ils bondissent autour de
l'étang. Ma mère rit de bon cœur. Je ris aussi. L'après
midi revient au cœur du jardinier. Il redouble d'effort;
d'adresse. Tous les gens le secondent; et en moins d'une
heure, les deux ou trois cents corps, tristes, sont
entassés dans des seaux, des arrosoirs, et transportés
dans un petit vivier où elles resteront jusqu'à ce que
l'étang soit bien nettoyé, l'eau bien revenue; et elles
ne sauront jamais que cinq minutes de ma mauvaise
humeur et un quart d'heure de gaieté de mes enfants
leur ont vaudu cette aventure.

Vous me demandez ce que j'ai fait au Val Riches.
Le voilà. Cela vaut bien les mille et 1/2 visites de
Madr. de Stroganoff. Le singulier peuple! Si sérieux
et si frivole! Si indépendant et si esclave de la
mode, d'un jour de mode! Je ne l'en estime et ne
l'en aime pas moins. J'aime qu'on soit capable de
impressions les plus variées, raisonnable trois cents jours
au moins, pour les 60 autres. Pourtant 60 c'est trop,
n'est-ce pas? Les Anglois n'en donnent pas tant à la

folie. Je
c'est la p
que la p
ara: ? le
et de me
bruyant
d'autant a
domin.

Pourquoi
Il me sa
toute à fa
à tout
par que
monde. L
entendre
que, lors
pas trop
tendresse
que tout
il vous a
l'air
parfaiten
toute la
travailh
regarde.

folie. Je soupçonne qu'il y a beaucoup d'ennui dans la leur.
C'est la plus mauvaise des raisons de folie. Du reste on dit
que la folie anglaise est grave, symétrique, taciturne. Est-ce
vrai? En ce cas, elle ne ressemble guère à celle de mes enfans
et de mes gens de Soix. On ne l'est jamais aussi plus
bruyamment. Il est vrai qu'ils ne s'ennuient pas
d'autant auparavant, et qu'ils ne s'ennuieront pas du tout
demain. La gaieté est leur état habituel.

Lundi 8 heures.

Pourquoi n'avez-vous pas encore été voir la petite Priette?
Il me semble qu'elle est sur son déclin. Ne la négligez pas
tout à fait. C'est votre voisine. Elle vous est plus commode qu'
à tout prendre, plus agréable que bien d'autres. Ne me dites
pas que vous avez le dégoût de toute chose et de tout le
monde. C'est une pauvre corruptrice pour moi, si douce à
entendre que j'en oublie tout le monde. Et pourtant, je vous
sais, lorsque vous n'avez plus que tout le monde, vous ne songez
pas trop seule ni trop triste. Oui, je le vois, par votre, par
tendresse, et aussi, et surtout parce que j'ai la confiance
que tout le monde ne peut rien me faire perdre, même quand
il vous aime.

Pour la première fois, depuis que je suis ici, le ciel est
parfaitement pur. Le soleil brille. Toute la vallée s'épanouit.
Toute la population, hommes, bêtes, oiseaux, va, vient, vole,
travaille, ou broute, ou chante, librement, gaiement. Moi, je
regarde. Ma gaieté à moi n'est pas là, ne me vient pas de là.

Il y a plus de joie pour moi dans le petit cabinet, étouffé, sur
la petite chaise basse de la rue de Rivoli qu'au milieu de
tout cet élat, de tout ce tourbillon de la nature.

10 heures.

Voilà le n° 78. Je trouve comme avant, la poste très peu civilisée.
On me fait espérer une amélioration. Le courrier ne partiroit
plus de Lilioux que vers le soir, après le retour du facteur
du Val-Thichon, ensuite que vous auriez toujours mes lettres, le
lendemain. Mais je proteste contre le projet. Je me suis
toujours lavé les mains jusqu'au dessus du poignet. Adieu.
Mais dormez donc.

Sans file
trois, ten
Souti
diplom
la recu
et un p
que vo
lui, me
à trois
aller a
jardi
mellou
aussi
Bell. d
barre
Le jara
joucm
Sui rep
bonne
m'att
Meulan